HAL
open science

La Météorologie populaire, Metz et le Pays messin (XIVe-XVIe siècles)

Laurent Litzenburger

To cite this version:

Laurent Litzenburger. La Météorologie populaire, Metz et le Pays messin (XIVe-XVIe siècles). Communications [EHESS], 2017, 2 (101), pp.91-103. 10.3917/commu.101.0091 . hal-03104967

HAL Id: hal-03104967

https://hal.univ-lorraine.fr/hal-03104967v1

Submitted on 26 Mar 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

LITZENBURGER Laurent, « La Météorologie populaire, Metz et le Pays messin (XIVe-XVIe siècles) », *Communications*, nº 10, 2017/2, p. 91-103, https://www.cairn.info/revue-communications-2017-2-page-91.html

LA MÉTÉOROLOGIE POPULAIRE, METZ ET LE PAYS MESSIN (XIVE-XVIE SIÈCLE)

Si la réflexion savante médiévale sur la météorologie est bien connue[1], la météorologie populaire, c'est-à-dire les connaissances (non livresques) et les croyances de la majeure partie de la société sur les phénomènes atmosphériques, échappe largement à l'analyse jusqu'au XIVe siècle, faute de sources narratives[2]. Ce n'est plus le cas dans les deux derniers siècles du Moyen Âge, notamment dans la puissante cité de Metz et son plat pays, qui sont le lieu d'une exceptionnelle floraison d'annales, de chroniques et de journaux permettant de mieux cerner les croyances et les pronostics populaires sur le temps qu'il fait dans la société urbaine comme dans la société rurale environnante[3].

Une dizaine de sources narratives permettent d'envisager cette question. Ces textes sont très variés dans leurs formes et leurs contenus, puisqu'on y trouve pêle-mêle des annales religieuses, des chroniques chantant les louanges de la cité, des récits populaires en prose, ainsi que des journaux personnels et intimes, des « ego-documents[4] » qui se multiplient à partir de cette époque. Si l'horizon social des auteurs de ces sources est divers, la plupart d'entre eux appartient à une bourgeoisie cultivée, mais pas savante, détentrice de terres dans le Pays messin. La gestion directe de leurs propriétés les confronte quotidiennement avec les préoccupations populaires, qu'ils partagent. Ils se situent, d'un point de vue culturel, à l'interface entre ville et campagne.

Parler du temps qu'il fait

Les discours sur le temps qu'il fait se banalisent progressivement dans les sources narratives au cours des XIVe-XVIe siècles, mais ne constituent pas un *corpus* de savoirs unifiés. Il s'agit essentiellement d'une approche empirique et d'une vision partagée par les ruraux et les citadins dans le cadre d'une société de subsistance avant tout préoccupée par les « biens de terre ».

Une attention de plus en plus soutenue à la météo à la fin du Moyen Âge

Les informations météorologiques rapportées dans les sources messines des XIIe-XIVe siècles sont très peu nombreuses et se réfèrent toutes à des aléas extrêmes[5]. Le temps qu'il fait n'est pas encore au cœur des préoccupations des auteurs de ces divers documents, qui se limitent essentiellement à signaler les conséquences les plus catastrophiques des phénomènes météorologiques.

Une évolution significative peut être décelée dans les *Annales* du curé de Saint-Eucaire (1420-1445), une paroisse de la cité de Metz. Cet auteur livre des descriptions météorologiques pour treize années, décrit huit événements extrêmes, mentionne divers processus phénologiques pour dix années et précise le prix des denrées de base pour cinq années. Ces recensions restent toutefois lacunaires et incomplètes : cinq années ne sont pas du tout renseignées. Le curé de Saint-Eucaire se concentre essentiellement sur les impacts des phénomènes qu'il évoque, ce qui rend ses descriptions météorologiques plutôt imprécises. Lorsqu'il mentionne l'inondation de l'hiver 1422, il ne dit par exemple rien du contexte météorologique qui pourrait permettre de l'expliquer[6]. Les phénomènes météorologiques ne sont appréciables que d'une façon indirecte, à travers leurs effets physiques ou phénologiques. Dans cette logique, le curé de Saint-Eucaire n'utilise qu'un vocabulaire très limité. Les saisons ne sont par exemple jamais décrites, sauf lorsqu'elles sont particulièrement marquantes, comme le « grand hiver[7] » 1435. L'intensité des événements est souvent difficile à appréhender car tous les phénomènes décrits sont qualifiés par des périphrases : « il fut pluviour & vantait merveillousement[8] » en 1437, alors qu'en 1439, le vendredi, vigile de la Sainte-Lucie, il « tonnait & alloidat très fort, entre iiij et v houres après midy, & furent les eaues fort grandes[9] ». L'auteur ne sort de ces circonlocutions que lorsque les processus sont particulièrement intenses. C'est le cas au sujet de l'hiver 1435, pour lequel il signale que les puits des quartiers de Vésigneul et de Chambre sont gelés, précisant qu'il fait si froid que « l'eaue que desgoutoit des laignes qui estoient sur le feu, enjallient devant qu'elles chaissent à terre[10] ». Cette dernière description, très probablement exagérée, n'en montre pas moins comment est perçu ce « grand hiver » particulier.

Les préoccupations météorologiques sortent progressivement du domaine de l'exceptionnel pour entrer dans celui du quotidien. Cette nouvelle tendance s'affirme définitivement dans le *Journal* de Jehan Aubrion, qui écrit entre 1464 et 1501, et de son continuateur, Pierre Aubrion, qui prend le relais entre 1501 et 1511. Sur ces 47 années, seules deux (1480 et 1504) ne comportent pas de descriptions de phénomènes météorologiques, une seule (1502) n'est pas complétée par des descriptions de phénomènes phénologiques, alors

que dix, seulement, ne signalent pas les prix du marché. Surtout, les informations rapportées par ces deux auteurs prennent la forme de descriptions quasi-systématiques du contexte météorologique et de ses effets directs et indirects tout au long des saisons. Jehan Aubrion fait preuve d'un œil aiguisé et attentif, inconnu auparavant chez ses prédécesseurs. Il contextualise méthodiquement les événements qu'il rapporte, comme par exemple les crues d'avril-mai 1466[11]. Les événements sont datés avec précision et les comparaisons qu'il utilise dépassent les périphrases utilisées par le curé de Saint-Eucaire, ce qui nous permet de mieux mesurer l'intensité des événements. Il souligne presque toujours l'intensité des décalages saisonniers, comme au sujet de l'automne 1465 : « En yceley temps, faisoit ung très poure temps ; et ne fuit jour, en plux de la moitiés du moix de septembre, qu'il ne pluvit ; et cheoit pluve, aussy froide comme se fuit estés à Noiel[12]. »

Tous les auteurs locaux postérieurs sont fortement influencés par cette démarche : après avoir repris quasi *in-extenso* les descriptions de Jehan Aubrion, ils poursuivent eux-mêmes cette pratique lorsqu'ils écrivent de façon plus indépendante. Le travail de Philippe de Vigneulles est de ce point de vue particulièrement emblématique. Son *Journal*, qu'il écrit probablement à partir de 1493, moment où il s'établit comme chaussetier à Metz, ne renseigne que six années en termes météorologiques pour la période 1471-1502. À partir de 1503, il devient plus systématique : pas une seule année n'est oubliée par la suite, avec une inflation progressive du nombre d'informations. Lorsqu'il débute, probablement à partir de 1520, la rédaction de son immense *Chronique*, il reprend avec soin toutes les informations météorologiques livrées par ses prédécesseurs. Il recopie notamment les informations consignées par le curé de Saint-Eucaire et Jehan Aubrion, parfois mêlées aux observations issues de son propre *Journal*, avant de devenir plus autonome à partir de 1508. Il ne manque pas une description météorologique ou phénologique pour la période 1500-1526, alors que seules deux années (1510, 1519) ne sont pas documentées en termes de prix des denrées. Le même constat peut être dressé au sujet de la *Chronique* de Jacomin Husson. Plus synthétique que ses contemporains, il reprend entièrement Jehan Aubrion, avant de consigner ses propres observations d'une façon extrêmement précise entre 1509 et 1517. Ce nouveau rapport au temps qu'il fait, décrit avec rigueur au quotidien, perdure au XVIe siècle, par exemple dans la *Chronique* attribuée à Jehan Praillon ou dans le *Journal* de Jehan le Coullon, paysan du village d'Ancy-sur-Moselle, dans le Pays messin[13].

Une météorologie populaire, interface culturelle entre citadins et ruraux

Les descriptions des phénomènes météorologiques consignées par les auteurs messins à partir du XIVe siècle relèvent de l'observation directe, sans aucune ébauche d'explication. Ces auteurs ne sont pas des savants, mais des lettrés, dont les œuvres sont avant tout centrées sur l'histoire, et non le savoir en général. Philippe de Vigneulles, notamment, ne connaît ni le latin, ni l'allemand. Il cite un nombre important de sources françaises qu'il utilise dans sa *Chronique*[14], qui est avant tout une œuvre destinée à raffermir le patriotisme local[15]. De ce fait, il ne s'intéresse pas aux *livres de clergie*, qui sont des ouvrages rédigés en langues vulgaires à partir du XIIIe siècle dans le but de diffuser une certaine culture scientifique auprès des laïcs. Le premier document de ce type, l'*Image du monde*, attribué à Gossuin de Metz et qui abonde en explications météorologiques, ne lui est peut-être pas inconnu, mais il ne l'utilise tout simplement pas[16]. S'il se sert d'une traduction française du *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais, les compilations relatives aux phénomènes météorologiques réalisées par cet auteur lui restent étrangères[17].

Les récits autobiographiques de Jehan Aubrion et de Philippe de Vigneulles, bourgeois et propriétaires terriens possessionnés dans le plat pays, ne sont rien d'autre qu'une mise par écrit consciencieuse de témoignages et de traditions basées sur l'oral, au même titre que la *Chronique en vers*. En cela, ces sources se font avant tout l'écho des préoccupations des classes laborieuses rurales et urbaines, ce qui explique la similarité des notations météorologiques de ces divers auteurs avec celles de Jean le Coullon, paysan aisé du village d'Ancy-sur-Moselle, qui compile à partir de 1537 dans son *Journal* des informations relatives à la météo locale. Or, la proximité lexicale est forte entre la façon dont cet auteur rural décrit les processus météorologiques et la prose de ses prédécesseurs urbains. Certes, Jean le Coullon se révèle nettement moins prolixe que ceux-ci, mais il cherche systématiquement à contextualiser les impacts – principalement sur les prix – dont il est le témoin[18]. Cette similitude entre les textes du paysan d'Ancy-sur-Moselle et les sources urbaines montre que Jehan Aubrion, Philippe de Vigneulles, Jacomin Husson ou même Jehan Praillon se rattachent, culturellement, à un savoir météorologique populaire basée essentiellement sur l'observation. Leur intérêt pour ce sujet reflète avant tout les préoccupations communes à toutes les classes sociales dans une société urbaine qui s'est construite sur le Pays messin, le plat pays alentour, à l'instar du *contado* italien : la population urbaine compte ainsi une foule de petits propriétaires de vignes ou de terres agricoles, alors que la haute société doit presque intégralement sa puissance économique et politique au contrôle du territoire périurbain. La seule œuvre de fiction de Philippe de Vigneulles – les *Cents Nouvelles nouvelles* – prend

d'ailleurs la forme d'un recueil de contes populaires, qui montre indubitablement que, s'il fait partie de l'élite cultivée de la cité, ses centres de préoccupations ne se distinguent pas de ceux du menu peuple[19].

Prévoir le temps

Le calendrier agricole, qui rythme la vie de l'ensemble de la communauté urbaine et rurale, s'appuie sur une observation attentive du cycle de vie des plantes cultivées, il en constitue la base empirique. L'évolution des milieux naturels, comme les plantes non cultivées ou encore les animaux (ce qu'en météorologie populaire, on nomme respectivement la *phytoscopie* et la *zooscopie*[20]) alimente de nombreuses prévisions sur l'évolution du temps qu'il fait, qui survivent jusqu'à l'époque contemporaine à travers proverbes et dictons.

Pronostics et dictons

Jehan Aubrion rapporte qu'il trouve, à l'occasion d'un déplacement à Chazelles le 10 juin 1483, deux fleurs de lys blancs. La précocité de leur floraison est interprétée par les gens qu'il rencontre sur son chemin comme le signe manifeste d'un bel été. Ses interlocuteurs vont jusqu'à inférer à partir de cette date de floraison celle des vendanges[21]. Il évoque à nouveau cette pratique, manifestement issue de l'expérience paysanne, en 1500[22]. Cette forme de météorologie populaire persiste dans les siècles suivants, comme le montre un proverbe lorrain bien postérieur au XVe siècle rapporté par Jean Lanher :

« Plus tôt fleurit le lys,
Plus tôt se fera la vendange[23]. »

L'hiver 1505, exceptionnellement doux, est abondamment commenté par Philippe de Vigneulles, qui dresse un véritable inventaire à la Prévert : il observe le débourrement et le bourgeonnement de l'ail, des oignons, des navets, du persil et de façon générale de tous les légumineux. La croissance du foin et de l'herbe attire son attention, comme celle des champignons blancs, qui sont vendus la veille de Noël. Ce catalogue se poursuit avec les floraisons multiples de « la fleur des serisiés aussy belle comme en apvril ; paireillement les arménie (fleur de pêcher), la fleur du soille, la fleur des feuves. Aussy ce trouvoient des viollette de karesme à grant plantés, des flamette (fièmîn, espèce de fleurs jaunes) et des rouze, non pas en ung lieu seul, mais en plusieurs, et causy tout l'yver durans[24]. » Cette activité végétale rarissime durant les mois les plus froids est le signe d'une année sans hiver

pour les paysans. Ces prévisions ne sont pas toujours exactes, l'hiver 1505 se rappelle par la suite au bon souvenir des Messins[25]. Cela n'empêche pas cette pratique de perdurer, par exemple lors des hivers très doux des années 1515 et 1521[26]. Ces floraisons hâtives sont d'ailleurs l'occasion de gestes symboliques forts, comme entre Noël 1520 et la fête des Rois 1521 (n.s. : nouveau style), moment où les autels et les reliques de tout le Pays messin sont parés de « violettes de karesme » fleuries précocement[27].

Les jours de fêtes des saints patrons liés aux activités agricoles sont le moment et l'occasion de prévisions du temps pour les mois suivants. Ces pratiques, qui entrent en résonance avec des dictons lorrains connus *a posteriori*, semblent indiquer qu'elles se sont peut-être généralisées dans la seconde moitié du XVe siècle pour se perpétuer dans les siècles suivants. Le jour de la Saint-Vincent (22 janvier, patron des vignerons) et le jour de la Conversion de saint Paul (25 janvier) sont particulièrement surveillés, ce qui s'explique probablement par le poids très important de la viticulture sur la vie économique de la cité et du Pays messin. Jehan Aubrion, par exemple, n'omet que rarement de décrire l'intégralité du contexte météorologique de ces deux journées[28]. La précision des notations météorologiques est surprenante et intègre des paramètres habituellement laissés de côté : absence ou présence de brume, clarté du soleil, durée des précipitations, etc. Ainsi, en 1489 (n.s.), Jehan Aubrion explique que : « Le jour de la Conversion Snt Pol, au matin, jusques aux huit heures, il fit assés beal. Et, aux huit heures, le temps se changeoit, et chéoit plus menue comme bruyne, jusques au x heures et demie que le bel temps vint ; et luisoit le soleil, et pluvenoit ung poc parmey. Et, tantost aux xij heures, le temps se troublet ; et duret tout le jour[29]. »

Le *Cartulaire de l'Abbaye Notre-Dame de Clairlieu*, qui date du XVe siècle, contient quatre vers en latin, intitulés « Comment le jour de sainct Paul, c'est assavoir de sa Conversion, qui est toujours le XXVe jour de janvier, signifie quelz temps y fera l'année suyvant[30] », permettent de comprendre l'utilité de ces indications très spécifiques :

« *Clara dies Pauli largos fructus notat anni,*
Si nixant pluviae demonstrant tempora cara ;
Si fuerint venti denotant proelia genti,
Et sint nebula peribunt animalia queque.

S'il fait beau, il y aura abondance de fruits ;
S'il pleut, c'est signe de chère année ;

S’il vente, c’est annonce de guerre ;
S’il y a brouillard, c’est aussi mortalité des animaux[31]. »

Cette pratique spécifique, qui est donc confirmée dans l’espace lorrain dès le XVe siècle, perdure jusqu’au XIXe siècle. Dans son étude du patois et des proverbes lorrains, Lucien Adam rapporte le proverbe concernant la Saint-Vincent qui est encore utilisé à son époque (1881) dans le village de Domgermain :

« De Saint-Vincent la claire journée,
Nous annonce une bonne année[32]. »

Ce proverbe recoupe celui que mentionne Etienne Olry, qui est utilisé à la même époque en Lorraine :

« **Saint-Vincent**
Si le soleil luit toute la journée,
Vinée complète ;
S’il pleut une partie de la journée,
Demi-vinée ;
S’il pleut toute la journée,
Disette complète[33]. »

Les comportements des animaux sont soumis aux mêmes types d’observations et d’interprétations. En mars 1469 (n.s.), Jehan Aubrion écrit qu’il entend déjà le chant des grenouilles, « comme si ce fus esté à la sainct Jehan Baptiste »[34]. Le réveil des animaux à l’issue de l’hiver, notamment les oiseaux et leurs chants, sont symboliquement les signes visibles et audibles de l’arrivée du printemps, comme le souligne Jacques d’Esch dans les *Vœux de l’épervier* :

« Se fut on moy de may qu’esteit fuit joysant,
Chante li roysignoult et li malvis huchant.

C’était au mois de mai, en la gracieuse saison d’été,
Où chante le rossignol et le mauvis siffleur[35]. »

Ce véritable *topos* littéraire n'en repose pas moins sur une observation attentive des migrations aviaires. Le retour du rossignol et de la grive musicienne (–« mauvis siffleur ») a lieu entre avril et le début du mois de mai, moment où débute la reproduction. Les dates de migrations aviaires sont l'occasion de prévoir l'évolution du temps pour les saisons à venir. À ce titre, les déplacements des cigognes du Pays messin constituent aux yeux des auteurs de l'époque un indicateur de tout premier ordre. Lorsque Jehan Aubrion rapporte l'arrivée des cigognes à la date du 13 février 1475 (n.s.), la veille de la Saint-Valentin, c'est pour lui le signe d'un printemps qui s'annonce clément[36]. C'est encore le cas dans la semaine précédant Noël 1486, au cœur d'un hiver particulièrement doux[37]. Jehan Aubrion, Philippe de Vigneulles et Jacomin Husson partagent la même lecture de cet événement et y voient le signe d'un été précoce et chaud[38]. À l'inverse, tout départ anticipé de ces oiseaux est interprété comme un signe prémonitoire de catastrophes sans liens systématiques avec le climat, comme c'est le cas en mai 1491 : « On n'en scavoit que penser, synon que les aucuns disoient que c'estoit signe de mortallité ou de feu, ou de grant oraige à venir ès dits paiix[39]. »

L'émergence d'un modèle météorologique local

Le plus ancien instrument météorologique connu, la girouette, est le seul qui permette, durant le Moyen Âge, de réaliser des prévisions relativement sûres et à court terme sur le temps. Pourtant, seule une référence bien laconique, dans l'ensemble des sources narratives messines, mentionne en 1490 (n.s.) « lez pannons dez clochiés[40] ».

Le jour de la fête de la Conversion de saint Paul de l'an 1490 (n.s.), Jehan Aubrion remarque que les pennons des clochers de Metz « estoient […] tornés sur Ardenne ». Il l'interprète comme un signe annonciateur de mauvais temps, ce que confirment les événements[41]. Le *vent d'Ardennes* (vent du nord-ouest) est en effet à cette époque considéré comme un « mauvais vent », celui qui apporte le froid et les précipitations qui menacent les cultures (neige, grésil, grêle, etc.). Lorsqu'il souffle au début du printemps, c'est le signe de gelées hivernales tardives, comme c'est le cas le 25 avril 1517 (jour de la Saint-Marc, autre patron des vignerons). Après un début de printemps plutôt clément, ce vent du nord ou du nord-ouest apporte huit jours de gelées dévastatrices pour les arbres fruitiers déjà en fleurs et les vignes[42]. Lorsqu'il souffle au début de l'automne, le *vent d'Ardennes* annonce l'arrivée de gelées précoces, tout aussi périlleuses à ce moment clé des récoltes de légumes, de fruits et des vendanges. C'est ce qui se produit le 29 septembre 1515[43]. Ce vent est donc considéré comme un véhicule de l'hiver et le regard porté sur les Ardennes est univoque. C'est un

« meschant[44] » ou « malvais et froys pais[45] », à tel point que les chroniqueurs estiment que le territoire n'a aucun risque de souffrir de la sécheresse et de la chaleur qui touchent le Pays messin et la Lorraine en 1503[46] ! De nombreux dictons météorologiques postérieurs montrent que ces croyances populaires persistent dans la longue durée : « L'hiver s'en vient sur le vent d'Ardennes », « Les Ardennes, ça amène du froid », « Le vent d'Ardenne mange les prunes » ou « Le vent d'Ardenne fait crever les chevaux »[47]. Un seul dicton mentionne l'intérêt potentiel de ce vent, qui permet d'éviter les coups de chaud estivaux sur les cultures : « Le vent d'Ardennes ne fait du bien en Lorraine que quand le blé graine[48]. »

Le *hâle* est quant à lui un vent sec et âpre[49] qui est synonyme de sécheresse. Il est ainsi réputé détruire les récoltes, comme en 1497[50] ou en 1500[51]. Durant le printemps 1513, il apporte de fortes gelées et la sécheresse, si bien que « rien ne powoit croistre de devant par les grants hailes et froidures, qu'il avoit fait[52]. » La situation s'améliore seulement après les processions des Rogations, marquées par l'apparition de pluies bienvenues[53].

Le *bon vent*, le « droit vent » ou « vent droit »[54], annonciateur d'un temps chaud et de la pluie, est un vent d'ouest. Vigneulles le mentionne en 1517 ; il accorde un petit répit au moment où la sécheresse et des gelées printanières apportées par le *vent d'Ardennes* touchent la région. Les effets de ces précipitations sur le moral de la population ne se font pas attendre : « Le peuple [en fut] tout resjoys, pour ce qu'elle estoit bonne et chaulde, et venoit de bonne sorte[55]. » Tant que souffle ce *bon vent*, il n'y a rien à craindre pour les cultures. Il est donc totalement opposé au *vent d'Ardennes*.

Les prévisions fondées sur la direction du vent s'affirment donc progressivement au tournant des XVe et XVIe siècles. C'est une pratique ancienne, qui est à ce moment précis dans l'air du temps. Elle attise par exemple l'attention de Léonard de Vinci, qui dessine vers 1493-1494 – au moment où il étudie le vol des oiseaux – une girouette afin de mieux étudier les vents[56].

Conclusion

Entre le XIVe siècle et le XVIe siècle, les sources narratives messines sont de plus en plus bavardes sur les aléas météorologiques. Leurs auteurs, clercs ou laïcs, font partie d'une minorité cultivée dont les préoccupations grandissantes pour le temps qu'il fait soulignent la proximité entre météorologies savante et populaire, qui ne se distinguent progressivement qu'au cours du XVIe siècle. L'*astrométéorologie*, qui prétend prédire le temps à partir du mouvement des astres, constitue notamment une forme de météorologie s'imposant chez les lettrés à Metz et ailleurs en Europe à l'aube des Temps Modernes[57]. Danielle Le Prado-

Madaule montre qu'elle relève d'une conception humaniste de la nature qui n'est adoptée que par les élites[58].

Les témoignages disponibles dans les sources messines mettent plutôt en évidence une culture météorologique commune aux citadins et ruraux des campagnes alentours. Le Pays messin évoque le « *contado* » italien, dont tous les habitants – paysans comme bourgeois possessionnés dans le plat pays – sont obsédés par la prochaine récolte, qui conditionne leurs revenus et plus généralement leur survie. C'est la « tyrannie des blés » évoquée par Fernand Braudel pour l'Ancien Régime.

La culture météorologique populaire, ou orale, n'est pas le refuge de l'irrationnel. Les dictons et proverbes qui émergent dans les sources narratives à la fin du Moyen Âge reposent au contraire sur un capital d'observations minutieuses de la nature et sur l'idée d'une régularité, garantie par Dieu, dans l'enchaînement des saisons. Ces savoirs sont adossés au calendrier religieux, qui a une fonction mnémotechnique et métaphysique. Cette christianisation du temps qui passe et du temps qu'il fait par l'Église s'inscrit d'ailleurs en longue durée, comme l'attestent encore les nombreux dictons contemporains concernant les « saints de glace » (saints Mamert, Pancrace et Servais, respectivement le 11, 12 et 13 mai), dont le sens religieux s'est aujourd'hui perdu. Il est ainsi intéressant de constater que le premier des « saints de glace », saint Mamert, évêque de Vienne, a institué vers 470 les Rogations, fêtées pendant les trois jours qui précèdent l'Ascension. Ce personnage est donc associé directement (par les dictons, c'est-à-dire la culture populaire) et indirectement (par le calendrier liturgique) à deux moments clés du calendrier agricole[59].

Ces savoirs sont très largement partagés en Occident à la fin du Moyen Âge, notamment à travers le calendrier des travaux agricoles du *Rustican*, traduit pour la première fois en français en 1373 et dont 133 manuscrits – qui en font un authentique succès – sont parvenus jusqu'à nos jours, ou encore le *Calendrier des bergers*, publié pour la première fois en 1491[60]. Cet ouvrage constitue d'ailleurs le tout premier *Almanach*, un type de publication qui survit encore à l'heure d'Internet et rappelle que nos savoirs spontanés sur la météo reposent davantage sur un héritage de connaissances populaires héritées du Moyen Âge que sur les derniers acquis de la climatologie.

Laurent LITZENBURGER

Mail : Laurent.Litzenburger@ac-nancy-metz.fr

Docteur en Histoire, Chercheur associé au Centre de Recherche Universitaire Lorrain d'Histoire (CRULH), Université de Lorraine

Résumé

Les sources narratives qui se multiplient dans les deux derniers siècles du Moyen Âge et au début des Temps Modernes permettent de saisir, à travers l'exemple de la cité de Metz et de son plat pays, ce qui échappait jusqu'alors à l'analyse : la météorologie populaire, c'est-à-dire les connaissances (non livresques) et les croyances de la majeure partie de la société sur les phénomènes atmosphériques.

Mots clés : Météorologie populaire, Phénomènes atmosphériques, Metz, Pays messin

Abstract

The multiplication of narrative sources during the last two centuries of the Middle Ages and the beginning of Modern Times allows us to understand, through the example of the city of Metz and its flat-country, what hitherto escaped the historical analysis: Folk Meteorology, that is to say the popular knowledge and beliefs of the majority of society on atmospheric phenomena.

Keywords : Folk Meteorology, Atmospheric phenomena, Metz, Pays messin

Resumen

La proliferación de las fuentes narrativas en los dos últimos siglos de la Edad Media y en el comienzo de los Tiempos Modernos ofrece la oportunidad de ver, a través del ejemplo de la ciudad de Metz y su país plana, que hasta ahora se escapó análisis la historia: meteorología popular, es decir el conocimiento y las creencias de la mayoría de la sociedad sobre los fenómenos atmosféricos.

Palabras claves : Meteorología popular, fenómenos atmosféricos, Metz, Pays messin

---

[1] Joëlle Ducos, *La Météorologie en français au Moyen Âge (XIIIe-XIVe siècles)*, Paris, Honoré Champion, 1998 ; Joëlle Ducos et Claude Thomasset (dir.), *Le Temps qu'il fait au Moyen-Âge. Phénomènes atmosphériques dans la littérature, la pensée scientifique et religieuse*, Paris, PUPS, 1998.

[2] Joëlle Ducos, « Météorologie médiévale ou météorologie populaire ? », *La Météorologie*, n° spécial, 1995, p. 52-57.

[3] Cet article s'appuie sur les recherches réalisées dans le cadre de la préparation d'un doctorat d'Histoire soutenu à l'Université de Nancy 2 en décembre 2011, dont les résultats ont été publiés : Laurent Litzenburger, *Une Ville face au climat : Metz à la fin du Moyen Âge (1400-1530)*, Nancy, PUN-Éditions Universitaires de Lorraine, 2015.

[4] Emmanuel Garnier, « Fausse science ou nouvelle frontière ? Le climat dans son histoire », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, n°57-3, 2010, p. 7-40.

[5] Seuls neuf aléas météorologiques extrêmes sont rapportées dans les sources messines des XIIe-XIVe siècles. Pierre Alexandre, *Le climat en Europe au Moyen Âge : contribution à l'histoire des variations climatiques de 1000 à 1425*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1987, p. 102-509.

[6] Augustin Calmet (éd.), *Chronique, ou Annales du Doyen de S. Thiébaut de Metz*, dans *Histoire de Lorraine, Preuves servant à l'histoire de Lorraine*, tome V de la première réimpression, Paris, Éditions du Palais Royal, 1973, col. j – cxvij, ici col. xxxviij. Désormais noté Saint-Eucaire.
[7] *Ibid.*, col. lxix.
[8] *Ibid.*, col. lxxv.
[9] *Ibid.*, col. lxxxv.
[10] *Ibid.*, col. lxix.
[11] Lorédan Larchey (éd.), *Journal de Jehan Aubrion, bourgeois de Metz, avec sa continuation par Pierre Aubrion (1465-1512)*, Metz, F. Blanc, 1857, p. 16 : « *le remenant du moix d'apvrilz, il fit ung très poure temps, et cheiot plue aussy froide comme à Noiel. Et pluvoit fort, et furent les yawe très grande, aussy grande comme elle avoient esté en tout l'iver. Et se tint le tempz dès la meité d'apvrilz en jusques le viije jour de may* ». Désormais noté Aubrion.
[12] Aubrion, p. 10.
[13] Laurent Litzenburger, *op. cit.*, annexe 1 (CD-Rom).
[14] Mireille Chazan, « Charlemagne dans l'historiographie messine à la fin du Moyen Âge », in Danielle Bohler et Catherine Magnien Simonin (éd.), *Écritures de l'histoire (XIVe-XVIe siècles). Actes du colloque du Centre Montaigne, Bordeaux, 19-21 septembre 2002*, Genève, Droz, 2005, p. 60-63.
[15] Martial Gantelet, « Entre France et Empire, Metz, une conscience municipale en crise à l'aube des Temps modernes (1500-1526) », *Revue Historique*, n°617, 2001, p. 5-45.
[16] Chantal Connochie- Bourgne, « Le temps qu'il fait… expliqué dans les premières encyclopédies en langue française (XIIIe siècle) », in Joëlle Ducos et Claude Thomasset (dir.), *op. cit.*, p. 32-44.
[17] Mireille Chazan, *op. cit.*, p. 61-62.
[18] Ernest De Bouteiller (éd.), *Journal de Jean le Coullon, 1537-1587*, Paris, D. Dumoulin – Nancy, Sidot Frères, 1881. Par exemple, pour l'année 1542, p. 4-5 : « *Les biens commencèrent deslors à s'appetisser et la cherté à venir avant. Les temps aussy et saisons ne fuirent sy propres qu'auparavant, pour les froidures et grosses pluyes qui vindrent, tellement que les bleidz et vins ne fuirent guères bon. On vandangeont une partie au moys de novembre et n'y avoit plus de feuille ès vignes dès la Saint-Remy* ».
[19] Charles H. Livingston (éd.), *Philippe de Vigneulles, Les Cents Nouvelles nouvelles*, Genève, Droz, 1972, 455 p. ; Marie-Thérèse Noiset, « La fonction parodique des *Cents Nouvelles nouvelles* de Philippe de Vigneulles », *Etudes françaises*, volume 27, n°3, 1991, p. 107-116.
[20] Martin de la Soudière, *Au Bonheur des saisons. Voyage au pays de la météo*, Paris, Grasset, 1999 ; Paula Delsol, *De la pluie et du beau temps*, Paris, Mercure de France, 1988.
[21] Ces témoins lui affirment que « *autant de temps devant la Snt Jehan cons avoit la dite fleur d'allis, autant de temps vandangeroit on devant la Snt Remey* », Aubrion, p. 152.
[22] *Ibid.*, p. 426.
[23] Jean Lanher et Alain Litaize, *Au fil du temps. Dictons de Lorraine*, Nancy, PUN, 1989, p. 112.
[24] Charles Bruneau (éd.), *La Chronique de Philippe de Vigneulles*, Metz, SHAL, 1927-1933, 4 tomes, ici t. 4, p. 36. Désormais noté Vigneulles.
[25] Aubrion signale que vers la fin de la saison froide, « *il commenca à très bien yverner souffisamment, selon que le temps le requéroit* », Aubrion, p. 449.
[26] Vigneulles, t. 4, p. 190 (1515) ; Vigneulles, t. 4, p. 323-324 (1521).
[27] *Ibid*.
[28] Jehan Aubrion décrit les contextes météorologiques de la Saint-Vincent et de la Conversion de saint Paul pour les années (n.s.) 1478, 1483, 1485, 1489, 1490, 1491, 1493, 1495, 1497, 1498, 1500, 1502, 1505 et 1510.
[29] Aubrion, p. 209.
[30] Archives Départementales 54, H 0461 : *Cartulaire de l'Abbaye Notre-Dame de Clairlieu*, 1401-1500, 18 f°. Cité par Etienne Olry, *Recherches sur les phénomènes météorologiques de la Lorraine*, Nancy, Berger-Levrault et Cie, 1885, p. 63.
[31] *Ibid.*, p. 63.
[32] Lucien Adam, *Les Patois lorrains*, Nancy, Grosjean-Maupin, 1881, p. 389.
[33] Etienne Olry, *op. cit.*, p. 62.
[34] Aubrion, p. 34.
[35] Georg Wolfram (éd.), *Die Metzer Chronik des Jaique Dex (Jacques D'Esch) über die Kaiser und Könige aus dem Luxemburger Hause*, Quellen zur lothringischen Geschichte, Leipzig, Verlag von Quelle & Meyer, 1906, band IV, p. 22-23.
[36] Aubrion, p. 73.
[37] Bibliothèque Municipale Intercommunale Epinal-Golbey, Ms. 131, *Chronique de Praillon*, f° 630 : « *Et estoit le temps doulx, serain, sans froydure, tant que, en la sepmaine devant noel, les solgnes vindrent en ces payx : ce*

que on n'avoit veu passé loing temps, car les solgnes ne viennent gaires souvent avant la st Valentin en ce pays, se dont n'est que le temps soit fort doulx et temperé ». Désormais noté Praillon.
[38] Vigneulles, t. 3, p. 125 ; Aubrion, p. 190 ; Henri Michelant (éd.), *Chronique de Metz de Jacomin Husson*, 1200-1525, Metz, Rousseau-Pallez, 1870, p. 141. Désormais noté Husson.
[39] Praillon, f° 676.
[40] Aubrion, p. 226.
[41] *Ibid*.
[42] Vigneulles, t. 4, p. 230-233.
[43] Henri Michelant (éd.), *Gedenkbuch des Metzer Burgers Philippe von Vigneulles aus den Jahren 1471 bis 1522*, Stuttgart, Gedruckt auf kosten des litterarischen Vereins, 1852, p. 285-286. Désormais noté Vigneulles (Journal).
[44] Vigneulles, t. 4, p. 20.
[45] Vigneulles (Journal), p. 141-142.
[46] *Ibid*.
[47] Ces divers proverbes sont cités par Jean Lanher et Alain Litaize, *op. cit.*, p. 15 et p. 85-87.
[48] Lucien Adam, *op. cit.*, p. 382.
[49] Selon le *Dictionnaire du Moyen Français*.
[50] Husson, p. 210.
[51] Aubrion, p. 446.
[52] Vigneulles (Journal), p. 242-243.
[53] Vigneulles, t. 4, p. 153.
[54] *Ibid.*, p. 230-233.
[55] *Ibid*.
[56] Françoise Viatte, « Délla figura che va contre il vento : Le thème du souffle dans l'œuvre de Léonard de Vinci », *Le Journal de la Renaissance*, volume IV, 2006, p. 319-336.
[57] Laurent Litzenburger, « L'Astrométéorologie à Metz au tournant des XVe-XVIe siècles », *Annales de l'Est*, 2012-2, p. 271-287.
[58] Danielle Le Prado-Madaule, « L'Astrométéorologie : influence et évolution en France, 1520-1640 », *Histoire, économie et société*, volume 15, numéro 2, 1996, p. 199-201.
[59] André Guillerme, *Les Temps de l'eau : la cité, l'eau et les techniques*, Seyssel, Éditions Champ Vallon, 1983, p. 27-35.
[60] Le *Rustican*, Musée Condé, Chantilly, Ms. 340 ; Max Engamarre (éd.), *Calendrier des Bergers*, Paris, Presses Universitaires de France, 2008, 248 p.